

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 58 (1949)
Heft: 10

Artikel: Pourquoi souscrire un parrainage?
Autor: Schilling, Helmut
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POURQUOI SOUSCRIRE UN PARRAINAGE ?

PAR HELMUT SCHILLING

Parce que, en général, si nous aimons à parler de la paix, et à en parler sans cesse, nous n'aimons guère à manifester nos sentiments pacifistes autrement que par des discours ou de belles phrases. Tous, assurément, nous voulons la paix, mais dans la mesure seulement où elle intéresse notre bien-être personnel. — Parce que, ensuite, nous perdrons un temps précieux, «vital», si nous attendons, pour agir, les décisions des conférences internationales. — Et enfin parce que c'est aujourd'hui que le monde souffre, aujourd'hui que, en Allemagne, les douze millions de réfugiés ont besoin de notre aide, — aide combien urgente! Non point dans quelques mois, dans quelques semaines, ni même demain, mais aujourd'hui.

Douze millions de réfugiés! Douze millions d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants, de malades, d'invalides: deux fois et demie la population de la Suisse! Un flot de misères et de souffrances qui a déferlé de l'Est; toute une immense armée, sans ressources, sans patrie, sans espoir! Une invasion telle que le monde n'en a encore jamais connu.

Ces réfugiés vivent en Allemagne occidentale et en Autriche. Mais pouvons-nous prétendre qu'ils y «vivent»? Ne faudrait-il pas, plus exactement — terrible exactitude! — dire qu'ils y végètent, qu'ils y meurent à petit feu? Leurs logements? Des caves en ruines, sombres, humides. Leurs lits? Des planches grossières et nues, ou des dalles de pierre, froides (sans «métaphore»!) comme celles des tombes. Aucune chaleur pour le corps, aucune joie pour le cœur.

Ces malheureux, de plus, sont pour les «indigènes» un fardeau lourd à l'excès. Car les indigènes, eux-mêmes, doivent s'accommoder d'habitations en ruines et ne voient aucunement venir la fin de leur lutte quotidienne contre la misère. Oui, les réfugiés sont misérables, si misérables qu'ils n'ont que faire de notre seule pitié: ce dont ils ont besoin, c'est de nous, à savoir de notre aide effective, agissante.

Pendant la dure période qui suivit la fin des hostilités, plus de 70 000 parrains, en Suisse, se montrèrent prêts à donner leur part pour venir en aide aux pays ravagés par la guerre; beaucoup d'entre eux rem-

plissent aujourd'hui encore ce devoir de solidarité humaine. Mais, en ces débuts de l'après-guerre, qui eût pensé qu'une misère plus grande encore allait s'abattre sur une partie de l'Europe? Pourtant le fait est là, dans toute sa tragique réalité, et notre devoir urgent est d'en tirer la seule conclusion qui s'impose: aider encore. Et qui peut «aider encore», si ce n'est nous-mêmes?

Souscrire un parrainage à la Croix-Rouge suisse, c'est faire déjà beaucoup, car c'est rendre à l'un de nos semblables la santé et la joie de vivre; c'est aussi faire peu, car c'est donner, chaque mois, pendant une demi-année, la modique somme de dix francs. C'est, par exemple, économiser chaque jour un billet de tram, ou renoncer à un apéritif, pour permettre à un enfant de recevoir de la nourriture, des vêtements, des chaussures. Un si petit sacrifice ne vaut-il pas d'être consenti? Le



donateur pourra ensuite choisir entre un parrainage collectif ou symbolique, que la Croix-Rouge emploiera à secourir les enfants réfugiés en général, et un parrainage individuel, qui lui permettra de s'intéresser de plus près à son petit protégé et de le suivre par correspondance.

Son remerciement sera, peut-être, le sourire d'un enfant, ou la larme d'une mère, ou encore le soupir de soulagement d'un vieillard ou le regard heureux d'un malade. Mais avons-nous besoin d'être remerciés, nous qui avons un appartement confortable, une nourriture

abondante, des vêtements en bon état, nous qui vivons au milieu de notre famille et de nos amis?

L'homme n'est pas fait pour demeurer seul. Nous commençons enfin à nous rendre compte que nous ne pouvons plus continuer à vivre en nous entre-tuant continuellement. La première de ces deux vérités ne fait plus aucun doute; et lorsque nous serons pleinement conscients de la seconde, nous pourrons en tirer une troisième, à savoir que nous devons, maintenant, nous aider les uns les autres.

De l'infirmité à la capacité

V. — Conclusions

Dans les articles précédents (voir numéros d'avril à juillet), nous avons exposé les différentes méthodes permettant d'orienter les infirmes. Les exemples et photographies qui illustrent ces articles donnent un aperçu des résultats et succès obtenus dans le domaine de l'adaptation des infirmes au travail.

Certains lecteurs nous demanderont pourquoi l'on sollicite *encore* bien souvent leur générosité pour venir au secours d'infirmes?

Il faut, en effet, nettement distinguer *l'handicapé* de l'*infirme* que nous nommerons *l'invalide*. L'*handicapé* — appelé en allemand «*teilerwerbs-fähig*» — peut gagner sa vie à condition d'exercer une activité où son handicap ne le gêne pas. Par contre, l'*invalidé*, malgré certaines aptitudes développées et qualités de caractère dont il dispose, est tellement gêné par sa maladie (tuberculose — rhumatismes déformants — hémiplégie cérébrale, etc.) qu'il n'a plus la force et la résistance pour exercer un travail régulier. L'*invalidé* est et restera un être à la charge d'autrui; il faut aussi l'occuper en essayant de lui confier de petits travaux, mais l'on ne peut pas exiger de lui un travail régulier.

Quant aux handicapés — nous entendons par là surtout les mutilés physiques — les possibilités de les adapter à un travail correspondant à leurs capacités sont souvent plus nombreuses que l'on ne l'imagine.

Grâce à l'étroite collaboration existant entre les différents spécialistes (assistantes sociales, médecins spécialistes, orthopédistes, psychotechniciens, ingénieurs et techniciens), le *problème technique* de l'adaptation des infirmes au travail est pratiquement résolu.

Mais à quoi servent les apports des différentes sciences (médecine, orthopédie, psychologie, technique, etc.) si, au moment où l'*handicapé* est prêt à travailler, personne ne veut l'engager?

Pourquoi nous gêrons-nous d'embaucher un collaborateur handicapé uniquement dans ses capacités physiques?

Le problème du placement de l'*handicapé* mérite d'être soulevé à la fin de cette série d'articles, car c'est souvent le seul obstacle qui empêche l'*infirme* de mettre ses capacités au service de la communauté. Pensons au cas d'*Emmanuel* cité dans un article précédent. Aucun horloger de Lausanne n'a voulu prendre la responsabilité de le former comme rhabilleur. Que serait-il advenu d'*Emmanuel* si nous n'avions pas trouvé davantage de compréhension de la part du directeur de l'école d'*horlogerie* du Sentier? Ce dernier a eu le courage de tenter un essai et il a ainsi permis à *Emmanuel* d'apprendre un métier et de devenir une capacité dans le domaine de l'*horlogerie*.

Mettons-nous à la place du père d'*Emmanuel* au moment où l'*assistante sociale* a dû lui communiquer qu'aucun patron ne voulait engager son fils, cela uniquement à cause de son infirmité! Sommes-nous sûrs que nous ne nous trouverons pas un jour dans la même situation que le père d'*Emmanuel*? Un de nos enfants peut être atteint de paralysie, victime d'un accident, etc. Comme notre attitude vis-à-vis de l'*infirme* changerait à ce moment! N'attendons pas le malheur pour bien faire; il est juste que nous aidions l'*infirme* en lui confiant un travail répondant à ses capacités et qui lui donnera goût à la vie.

André Burlet,
Institut de Psychologie appliquée
de Lausanne.